PQ
2639
.O78E5
1914

U d'/of OTTAWA
39003003851531

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/ensuivantlesgo00nauj

ce

JOHN-ANTOINE NAU

EN SUIVANT LES GOÉLANDS

PARIS
GEORGES CRÈS & Cie, ÉDITEURS, BOULEVARD ST-GERMAIN, 116

MCMXIV

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Université d'Ottawa
BIBLIOTHECA
Ottawensis
uOttawa
LIBRARY ANNEX

Il a été tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur japon impérial, numérotés 1 à 20

20 exemplaires sur hollande, numérotés de 21 à 40

et 500 exemplaires sur alfa vergé numérotés de 41 à 540

N° 17

PQ
2639
.Q78E5
1914

EN SUIVANT LES GOÉLANDS

DU MÊME AUTEUR

POÈMES

AU SEUIL DE L'ESPOIR (Vanier, 1897.)
HIERS BLEUS (Vanier, 1903.)
VERS LA FÉE VIVIANE (Ed. de La Phalange, 1908.)

ROMANS

FORCE ENNEMIE (Prix Goncourt, La Plume 1903.)
LE PRÊTEUR D'AMOUR (Fasquelle, 1905.)
LA GENNIA (Messein, 1906.)
CRISTÓBAL LE POÈTE (Ollendorff, 1912.)

TRADUCTION

Dostoïevski : JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN
en collaboration avec J.-W. Bienstock.

Sous presse

HISTOIRES EXOTIQUES (Nouvelles.)
NISÉIS (Poème dialogué.)

En préparation : LE FLÉAU DE DIEU (Roman).

A mon fraternel Ami

JEAN ROYÈRE

qui me repêcha un nombre incroyable de fois
quand je faisais mon petit goéland
sous *des vagues d'Océans assez féroces,*
je dédie avec gratitude
ces pâles récits de voyages sans importance.

J.-A. N.

I

GOELANDS

Pâles, les goélands sur le ciel de soie bleue,
Semblent une vaine broderie chinoise ; —
A peine un accent qui blanchoie
Sur la luisance trop langoureuse.

Ils sont d'argent bruni dans les vallons des vagues,
Sous la poudre diamantée des écumes,
De nacre rose en la tristesse des lagunes, —
En l'or vert des longs soirs d'été, près des rivages ;

De perle où flottent les mousselines de l'air,
Sous les blancs îlots d'arbres moutonneux du ciel
Qui dérivent tout doucement dans la lumière
Comme au fil d'un courant de sommeil.

De béryl sombre sur les suaves splendeurs
Des aurores, ces floraisons fluides ; —
De vieil or aux sources bleues durement limpides
Des torrides midis endormeurs ;

D'améthyste verdie sur les cuivres sanglants
Du lac fou des tragiques splendeurs vespérales, —
D'acier noir dans le crépuscule évanescent
Où perce la mélancolie astrale ;

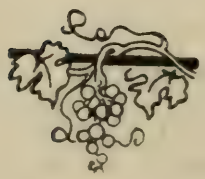
Ils effleurent d'immatériels
Océans, peu connus de la science humaine,
Planent en un ciel où sans avoir besoin d'ailes
Planent des âmes plus lointaines.

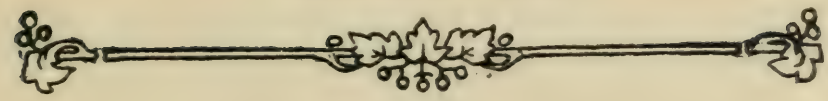
En des fraîcheurs d'éternel matin cristallin,
Doux comme un pur soir d'extase silencieuse
Après un jour de neuve espérance amoureuse,
En des zônes de mélodie câline

Où l'Indicible des lointains rêves berceurs
Oubliés, perdus aux brumes de l'impossible,
Revit plus réel que le tangible ;
Où les regrets se muent en aube de bonheur.

Mais ils sont châtiés de leurs désirs trop vastes
Ayant forcé les seuils d'azur avant « les Temps » ;
Leur voix qui tente de traduire leurs extases

Se perd lugubre et grêle, dans l'espace ;
Et ces cueilleurs de rayons fulgurants,
Trouveront-ils, un jour, la vergue du navire
Calme et filant, d'un blanc de vaporeux névé,
Qui portera, par un ciel clair plein de sourires,
Leurs repos las vers les beaux horizons rêvés ?





II

HENRI-EDMOND CROSS

Pour Emile Clarc.

Celui-là fut un pur et divin goéland
Planant sur les magies claires des vagues bleues,
Vers les images des horizons fourmillants
De rêves, de splendeurs aux fuites radieuses ;
Et toujours son vol calme revint effleurer
Les grands pins moirés des calanques provençales
Où l'on voit, au soir, les nymphes blanches errer
Avec les djenoun et les fées orientales.
L'aile chargée d'azur et de reflets dorés,
Il dit suavement son extase de tendre
Avec des mots ravis aux parterres du ciel,
En les jardins flottants d'Iris et d'Ariel ;
Et sa douleur intime fut qu'on ne pût rendre,

En des poèmes de lignes et de couleurs,
La vie profonde qui se tapit sous les formes,
Sous le mystère exquis de la lumière en fleur ;
Car il sut les joies et les tristesses qui dorment
En les doux paysages ambrés de soleil,
En la courbe des roux caps hyérois pareils
Aux promontoires de la Grèce maternelle,
Et dans les bouquets ronds aux feuillages subtils
Des oliviers pleurant sous la brise éternelle
Des larmes d'argent, d'émeraude et de béryl.
Il sut pourquoi de blondes faces enfantines
Sont tragiques, tintées de l'outremer céleste,
Et tout ce qui menace en les torpeurs câlines
D'un beau corps assoupi dans la fraîcheur agreste.

Maintenant il plane en l'énorme *Réel* bleu
Plein de clairs aveux comme un beau regard de femme
Et où il peut, enfin, contempler, bienheureux,
Des âmes fleuries et des fleurs qui ont une âme.

III

ROYAUME MATINAL

Pour Charles de Souza.

Il ne fait pas encore jour, mais il fait bleu,
Et la baie de saphir profond paraît un monde,
Un monde clos mais vaste où du rêve se meut
Au rythme lent des vagues sournoisement longues.
Du mystère, comme une écharpe d'azur sombre,
Flotte, d'un promontoire à l'autre, sur les eaux,
Et voici qu'un vol calme et blanc de grands oiseaux
Se mire, doux et triste, en le cristal fluide.

O goélands, maîtres de l'Air, princes des Flots,
Comme vous ondez sur les bleues ondes languides,
En grands cercles montants et tombants, si parfaits
Que l'on dirait d'immenses bagues de turquoise.
Comme vous possédez ce domaine quiet
Dont le charme secret se nuance d'angoisse ;
Comme on sent bien que ce royaume matinal
Que n'éclaire qu'un doux fantôme de soleil,
Lueur lointaine sous la mer orientale,
N'est pas celui de l'Homme, tyran qui sommeille !

IV

PORT

Pour Charles Moravia.

Quand la terre apparaît, après de longs vols fous,
Les goélands vont lentement vers les rivages,
Comme les vieux marins venus du libre Bleu
Qui serrent les huniers lors des atterrissages.

...Quelle pointe fend la molle nacre fluide,
Violette, argentée et d'un azur verdi,
Mouchetée de petites voiles frissonnantes?

Quel piège est dans la baie doucement arrondie,
Sous les flots des bois où des fleurs jouent les écumes ?
Quels périls veillent dans la falaise creusée
Qui lance un cap semblable aux vaisseaux bondissants ?

Et leurs ailes résistent aux longues risées
De la brise qui les emporte vers les rocs
Avec les fumées claires des nues irisées.
Puis leur vol « reconnaît », par prudentes spirales,
Les grottes naines où rêve un soir smaragdin
Hanté de veules et pâles oiseaux marins,
Et les parois luisantes, comme métalliques,
Verticales, fermées aux razzias des humains.
Et les beaux goélands de moire se rassurent ;
Leur vol glisse, plus prompt, vers le seuil redouté,
Vers la plaine et les hautes houles de verdure...

...La ville morne dort au bord d'un lac bleuté,
Fond de golfe où la brise n'est plus que musique.
Douce, douce et mourante, à l'abri des caps noirs,
Une plainte mélodieusement nostalgique.

Des hommes s'en vont, indifférents, vers des tâches,
Les yeux sur la rue grise et non sur le ciel pur,
Rêvant au sombre tunnel de la journée longue,
Et, comme dieux ou fous, dédaigneux de l'Azur.
Nul louche éclair d'arme sournoise ne s'allume
D'un feu pâle, aveuglant, sous le feu de topaze
Dont la gaîté flambante embrase tous les murs
Et jette des poignées d'astres jaunes aux vagues ; —
Les grands oiseaux vont et viennent, près des masures
Qui se tassent, croulant sur les sables vermeils,
Dans la chaleur grisante, — et rasent les fenêtres
Où rient des femmes blondes comme des sirènes,
Tout embellies, divinisées par le Soleil.

Et les poètes, — car partout sont des poètes, —
De vieux poètes las, à peine tolérés,
Voient en les oiseaux un hommage de l'Abîme
Aux femmes qui font la lumière plus dorée, —
De grandes fleurs épanouies et duveteuses...
...Et, pour eux-mêmes, le doux retour captieux
Des vieux pensers enfuis, si longuement pleurés,
Albes, chatoyants, comme au temps des premiers rêves.

V

EN RADE

Pour Claude Odilé.

Hô ! hisse ! hô les boys !

L'eau glisse comme de l'huile bleue près du bord,
Et se meut pesamment comme les molokoyes
Dont le blond test écailleux verdit ou se dore,
Selon que la feuillée s'ouvre ou se clôt
Sous les grandes zagaies du soleil caraïbe.

Les noirs que la chaleur mordore et violace
Ahannent en chargeant les ballots
Que la rouge gabarre apporte de la rive,
Mais chantent, car l'effort de chanter les délasse.

O l'échelle de la cale noire où l'air lourd
Est l'haleine d'un sordide enfer méphitique !
L'échelle dont chaque échelon rigide et sourd
Semble rapprocher un abîme volcanique !
Pourtant la flamme implacable du ciel
N'est plus qu'une lueur cendrée
Plus douce qu'un luisant de perle,
Sous d'impalpables paillettes ambrées !
O soir de la cale où les fronts noirs
Sont délivrés d'un poids brûlant qui les affole !
O l'ombre féroce, ô l'ombre clémente !
Hô ! hisse ! hô les boys !

La peau sombre des arrimeurs se diamante
De perles menues comme celles des embruns,
Puis laisse ruisseler de minces cascatelles
Comme les sources cachées sous les rochers bruns
Et les écroulements de verdures nocturnes ;
Et l'on dirait, en les ténèbres éternelles,
D'effroyables damnés torturés et tordus
Charriant, vers des buts ignorés, des blocs d'ombre.

Mais, sur le pont torride où s'insinue,
Entre le tillac rose et la tente qui bombe,
Une brise pareille aux souffles d'incendies,
De graves matelots nègres, à mines longues
Goélands noirs, connus de tous les flots du monde,
Et qu'un bénin hasard poussa vers leur pays,
S'exaspèrent, tuant les heures qui recèlent
L'heure faste où le petit canot,
Le beau petit canot si rapide et si frêle ! —
(Hô ! nage ! hô les boys !) —

Les mènera, sur le bleu transparent de l'eau,
Vers la tiède ombre d'ambre vert des molles plages ;
Et guettent les barquettes aux mauves sillages
Où des femmes de souple bronze ou d'or bruni,
Coiffées de clairs madras fleuris, noués en huppes,
Portent, — ô Clézilia, Yette-Doudou, Nini ! —
L'âme de l'Ile dans les parfums de leurs jupes.

VI

ILES

A Mlle N.

Nous fûmes, nous aussi, d'inquiets goélands
Dont les ailes se sont, un moment, repliées ;
Et toutes ces demeures claires, irisées
De changeantes lueurs qui rient sur l'Océan.
Sont des îles que nos longs vols libres hantèrent.
Du roc bizarrement triste, sous un ciel bas,
Et gardien fauve de mystérieuses terres
Où notre essor, un soir gélide, se brisa,

Toutes ces îles apparaissent, diaprées :
Les unes, blanches comme une aube de printemps,
Quand naît à peine un feu floral dans les nuées,
Les autres caressées par des flammes ambrées,
Dormant d'un lourd sommeil sous les midis ardents,
Et celles-là d'hyacinthe rose en le soir...

O ces refuges semés sur les bleus abîmes,
Où vécurent pour nous des mondes illusoires !
Tels, tremblants de corolles des grêves aux cimes,
Font un paradis frais d'une miette d'humus ;
Et voici des écueils rongés par l'eau grondante
D'où jaillit une fumée de fluide argent,
Qui dressent vers le ciel une foule confuse
De tours, de flèches, d'architectures farouches,
Villes rouges comme on en voit dans les brasiers ;
Puis des sylves enlacent des baies où se jouent
Les longs serpents de satin des courants côtiers
Parmi les vacillants reflets de molles palmes...

Et tous cachèrent un moment de notre vie,
Nous enrichirent de naïves rêveries

Qui refirent l'enfance divine en nos âmes.
Tous quêteurs de flots purs et d'horizons géants,
En leur silence bleu et leur excelse calme
Gardaient un frêle écho de l'infini mouvant.

De ces demeures pour longtemps abandonnées,
Peux-tu dire laquelle tu aimas le mieux ?
La si fleurie, de lianes roses ornée,
Sous les frissons des grands bambous mélodieux,
Et d'où, montés, nos premiers envols anxieux,
Téméraires, épris de hauteurs inconnues,
Surent leur force égale et s'en furent cueillir
Les mêmes fleurs en les prairies nacrées des nues ?
Ou la faille rocheuse où l'on dut se tapir,
Les ailes cassées, tous deux transis jusqu'aux moëlles,
Tombés du ciel noir et frissonnants de voir luire
Les micas des parois aux frigides étoiles, —

Mais où parfois un rayon blondement serein
Comme un reflet de reflet de bonheur lointain

Nous imbut d'une joie éphémère et troublée
Comme l'opale subdorée du ciel brumeux ;
Et tiédit notre creux de falaise ignorée,
Rude et précaire abri juste assez grand pour deux.

VII

COLLÈGE

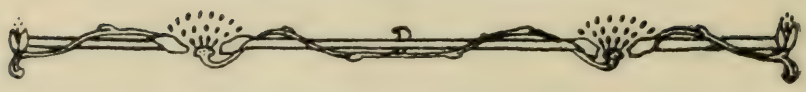
Pour Charles Torquet.

Dans la cour sombre au jour brun comme ses hauts murs
Le « nouveau » qui rêva d'horizons purs et libres,
Loin des couloirs urbains que dédaigne l'Azur,
Regarde tristement les chétives ramures,

Où joue la brise venue de lointaines rives
Ah ! pourquoi ignorées ? toutes bleuies de ciel,
Veloutées d'une lumière exaltante et douce.

Ah ! voiles fuyant dans la bruine solaire,
Voiles blondes et voiles rousses,
Voiles blanches comme un clair mirage marin !
Ah ! flotter, voguer vite, nuage dans l'air,
Oublieux des murs dont l'ombre verse la crainte ;
Etre ici, là, sur des flots de ciel inconnus !

Et le « nouveau » retombe en le brun crépuscule
De la cour pleine d'inconscients prisonniers
Qui se harcèlent et se bousculent, —
Sous les arbres moisis plantés dans les graviers
Du sol verdi que nul rayon perdu ne dore, —
Ces arbres nés et grandis prisonniers
Que ne rosa jamais tout entiers une aurore !



VIII

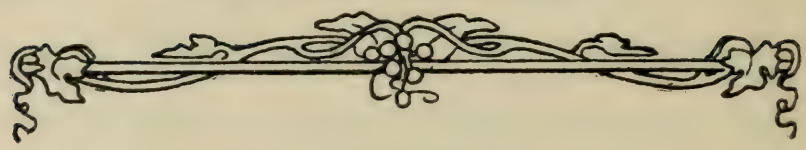
UN GOÉLAND PARLE

Sur les navires, gros oiseaux lourds et si lents,
Dont les ailes monstrueuses bougent à peine,
L'énorme insecte humain, parasite insolent,
Pense guider la basse envolée incertaine ;

Les « hommes », lorsque nous passons, moirés et blancs,
Sous nos ailes de perle grise et bleuissante,
Jalousent notre essor qui flèche les nuées,
Et nous porte, des froides côtes embrumées,
Si vite, vers les flaves grèves bruissantes
D'un fluctueux frisselis de cocotiers verts ;

Ou voient, en nous, sous d'âtres cieux, d'affreux présa-
De longs martyres sur d'hostiles flots déserts, [ges
D'ouragans, de famine et d'effrayants naufrages
Nocturnes, sur des rocs ignorés, loin des terres.

Mais quand leurs femmes, plus belles, d'âme plus dou-
Courent les mers, le cœur esseulé, rebutées [ce,
Par la brutale humeur de compagnons farouches,
Elles devinent, en un vol comme attristé,
Blanc et morne l'élan d'une âme qui les aime
Dédaignée à jamais et qui les suit quand même.



IX

A Madame H. T.-N.

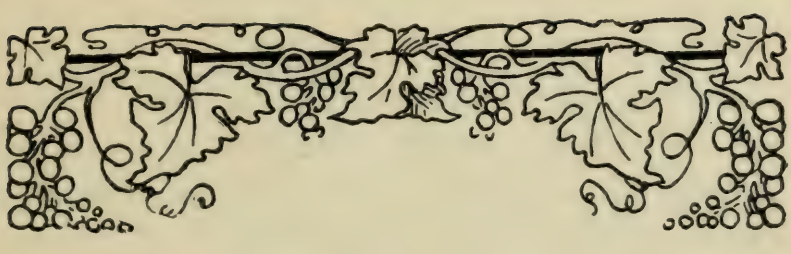
Pour nous deux qui goûtons les symboles étranges
L'avenir est un arbre bleu au bord des mers,
Penché follement sur le gouffre de lumière,
Avec de longs luisants de soleil sur ses branches.

La nuit ne sera qu'un stellaire crépuscule
Aux rayons frais plus doux que des mots murmurés,
Des chants purs diront un retour des jours pleurés,
Vague ainsi qu'un vol flou de folles libellules.

Le jour fluera très lent, dans une eau de saphir,
Préparant le clair gouffre-soir, où ressaisir
Les âmes des temps morts si tendrement amies ;

Et dans l'arbre noyé en de molles splendeurs
Je serai de taquins oiseaux-mouches frôleurs ;
Tu seras des calices d'étoiles fleuries.

TRISTESSES D'ALGER



I

LE HAMMA

Pour René Chalupt.

La rue large, fétide, est jaune de soleil :
Evoquant de lugubres haillons de pierreuses,
Des linges pendent sur les maisons poussiéreuses,
De maigres pigeons, nacres bleuies et vermeilles,
Sont les grappes roucoulantes des sèches treilles.

Des palissades font une ombre striée d'or ;
Les rayons minces jouent sur les flaves guenilles
De Maures mats, de noirs saurés, de roux Kabyles
Qui ne sont qu'une mer beige et fauve qui dort
Sous des îlots de pourpre et des courants jonquille.

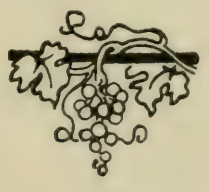
Des plantes qu'on pourrait appeler bananiers,
S'il n'en était de vrais aux belles îles bleues
Dont les féeries fleurissent à deux mille lieues
De la mélancolie jaune de ce quartier
Où rôde l'ennui des plus sinistres banlieues,
Tordent sur le sol les ombres effilochées
De larges feuilles par le vent du Nord hachées.

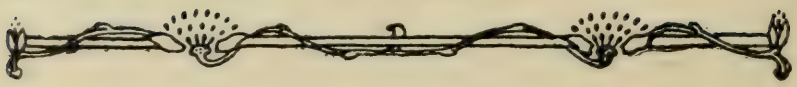
Le soir frais qui sème le ciel d'azalées roses
Souffle un remous squalide en le groupe assoupi
Et les dormeurs s'éveillent en de nobles poses
Achevant le propos qu'un somme interrompit
Ou se dressent, muets, hagards, comme en hypnose.

Il en est d'imposants, tels les beaux saints des fres-
Dignes des murs d'azur et d'or de Foligno, [ques,

Et leur beauté jette un zaïmph sur les grotesques ;
Mais d'une loque sort un jeu de dominos,
Un sac fuligineux verse des cartes noires :
Les enfants de l'Islam, frôlés de blondes gloires,
Font « leur partie » comme les vieux des caboulots.

Un seul, cuivré comme un soir du désert splendide,
Fils des aventuriers du Sud toujours errants
Se tient à part, contemplant l'horizon sublime,
Et regarde, — (avec quel haut mépris indicible !) —
L'opaline fumée d'un vol de goélands.





II

BELCOURT

Pour Léo Loups.

Voici la calme rue aux petits jardins frais,
Idylliques des blancs baisers des jasmins suaves ;
La colline où s'endort une oasis parée
De bouquets géants qui font une ombre de rêve
Sur le cottage et la villa pseudo-arabe.

Mais tout près, sur les mourantes pentes, descendent
De longues rues margées d'effroyables boutiques
Et de murs gris œillés de fenêtres béantes,
Pleines de nuit mystérieuse, — et où se penchent
Des femmes veules aux molles joues chlorotiques,
Aux regards las, aux lourdes poses accablées.

Elles guettent, moroses, comme par devoir,
Le marais ou le Sahara de la chaussée
Où des chiens soucieux vont, flairant les trottoirs,
Où de prudents moineaux cueillent des brins de paille,
Et s'envolent, soudain, — plumuleuse brumaille
Fauve et grise, au fracas de foudre d'un camion.

Elles surveillent le rivulet des passantes,
Ménagères talées, filles aux fiers chignons,
Flot si maigre, si vite bu, et qui serpente
Des barils du « Moutchou » (1) au comptoir du
[« troquet ».

(1) Moutchou : Boutiquier, boulanger, boucher, etc. Originaire du Mzab : le très petit Shylock de l'Algérie.

Elles sont nées dans la ville blafarde et beige;
Et leur enfance erra de la colline aux quais;
Les grands événements furent : un jour de neige,
Des captures de voleurs maures efflanqués,
L'annuel déménagement et les saisies.

Pour elles, l'Afrique est une houle de toits,
Un bout de *bled* où rampent des vignes roussies,
Un square bien peigné où bâillent des bourgeois,
Un port noir de steamers dont hurlent les sirènes,
Un infini trottoir hanté de grues à traines;
Une suite de *beaux* magasins, rutilants
D'ors furibonds, et tout irisés de vitrines,
Une route avec ses guinguettes, sous le lent
Balancement des palmes souples et des trembles,
En des fragrances d'anisette majorquine !

Les Arabes sont des vagabonds loqueteux
Qui vont de l'hospice à la prison, par fournées,
Pouilleux, ords, charriant des maux contagieux,
Bardés de couteaux sous leurs gandourahs trouées.

N'évoquez pas de beaux guerriers cavalcadants
En l'étrange splendeur d'un soir roux désertique,
Hautains visages d'or brun, amples burnous blancs
Drapés plus noblement que les toges antiques,
Albes chériffs poursuivant leur rêve affolant
Des vieux siècles pleins de périls et de merveilles
Et volant au galop des « barbes » turbulents
Dans un blond poudroiement de poussières ver-
[meilles ;

Car, redressées un peu sur leur coude engourdi,
Ces femmes lasses vous répondraient sans ambages
Que vous êtes aussi maboul que le Rogui
Et que tout cela n'est vrai que sur les images.

La vie algérienne est plus simple, à leurs yeux :
Peiner, dormir ou s'écrouler à la fenêtre ;
Filer doux sous l'œil froid du mari soupçonneux,
Connaître un peu d'amour brutal, injurieux,
Et tels dimanches d'alcoolique bien-être ;

Attendre on ne sait quoi, sous les soleils mourants,
Sous le ciel de feu sombre aux paysages tristes,
Villes — brasiers, bois rouges, monts crêtés de sang,
Marais noirs où des reflets de flammes persistent, —
...Et se moquer lugubrement de l'Au-Delà ;

Mais saluer, pourtant, la lente promenade
Du char noir qui s'en va, seul, dans la rue maussade,
D'un grand signe de croix rapide, — encore las ! —
Jeté comme un baiser à l'âme qui s'évade...

III

MAISONS NEUVES

Pour S. Suzzoni.

Tu es mort, petit bois langoureusement bleu,
Maigre et désolant, d'eucalyptus d'Australie,
Bois pour rire de quinze à vingt arbres piteux
Dont pendaient longuement les écorces pâlies ;
Dont l'aubier jadis ocre et veiné d'un lilas
A peine rose, un rien rose, dans la lumière,
Avait pris le ton fauve et cendré des poussières,
Bois pour rire, si triste et pauvre, — et comme las !

Ton carcan de grisâtres planches cahotantes
A rougi dans les fours ou bien s'en est allé,
Sur les dos menus des bourricots flagellés,
Petits martyrs aux longues oreilles battantes,

Vers les parcs à lapins des faubourgs reculés
Pour subir les assauts de maraudeurs gymnastes ;
Et tu sers de toiture à ces logis sans faste
Où rêvent nos grognons émules aux beaux groins.

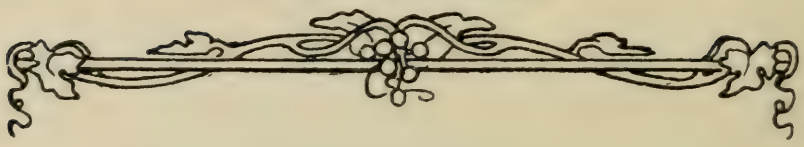
Qu'importe, puisque mort, et bien mort, tu oublies
Le Sahel roux et vert et la bleue Australie !

Mai sur la lande jaune où tu languis si loin
Des forêts flèchées de lumière furieuse,
Voici monter de livides collines creuses
De briques, de plâtras, de boue et de moellons...
Les Princes des Bourgeois dressent des Mazas blêmes
Pour leurs sujets lassés des anciennes prisons
Où les plus affligeants des insectes fourmillent.

O maisons de rapport ! placements ! je vous aime,
Comme Augier chérissait les pères de famille !
Mais vous êtes, vraiment, d'une hideur suprême,
Malgré vos stucs et vos émaux de pacotille !

Vous ressemblez à des malles, à des bahuts
Magnifiés et tout frottés de cendres pâles,
Et vous avez l'air si nigaud que je vous crus
Les œuvres de « Commissions Municipales » !

Mais si vous êtes laides à faire vomir
J'ai pour vous une passion sentimentale,
Bien que vous souilliez notre blanche Al-Djezaïr :
O cher entrepreneur aux doigts chargés de bagues,
Plus scintillant, plus fulgurant que les Radjahs,
Bénis sois-tu, crétin ami, qui abrégeas
L'exil des bleus eucalyptus du terrain vague !



IV

LOIN SUR LA RADE

Pour Lucien Descaves.

Les maisons blanches et beiges
Sont une falaise de plâtre et d'ambre
Sur la mer verte et bleue semée de fleurs de neige
Et des rares feuillages des voiles de cendre.

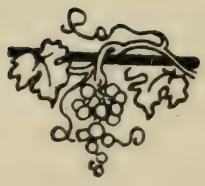
Des femmes, puérilement soucieuses,
Peut-être inconsciemment nostalgiques,
Enfermées en des cellules crayeuses,
Regardent la rue pauvre aux murailles tragiques
Plus tristement blanches que les cellules !

Des formes vont, blafardes et brunes,
Visages sombres et claires guenilles,
Dans la rue albe et trouble comme au clair de lune :
O les mesquins mystères qui fourmillent !
O ces fenêtres bardées lourdement de grilles !

C'est la nuit d'opale entre les maisons tassées ;
Mais un jour s'ouvre dans les maçonneries blêmes :
La mer ! la mer ! que les fleurs de l'écume sèment
Ces fleurs libres, sans cesse métamorphosées !

Voici des barques sur les perles de la houle,
Droites et fières, et nuageuses de toile ;
Et la lumière met l'infini dans leurs voiles ;
Mais paresseusement, elles tanguent et roulent.

Tristes femmes, quel signe étrange s'est écrit
Sur le pers de la Mer où de blonds rêves passent ?
Un steamer lourd et noir comme un oiseau de nuit
Plane, brutal, et son courbe sillage enlace
Les barques d'un glacial ruban d'acier bleui .....

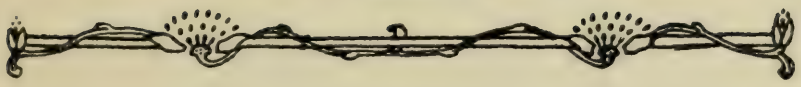


V

Pour Henri de Régnier.

La fille des tribus, tatouée d'astres bleus
Qui voguent sur ses douces joues de couchant pâle,
S'enorgueillit d'être la gouge triomphale
Chère aux beaux Maures du blanc quartier merveilleux
De la Kasbah aux murs de jasmin et d'opale.
Elle sait que son nom est connu des pasteurs
Qui errent sur le rose or des plaines lointaines,
Que les chériffs, dieux blêmes des hordes hautaines,
Rêvent à ses étroits jardins neigeux de fleurs
Où pleurent, au soir, les harpes bleues des fontaines.

Elle est fière de vivre en cet ancien palais
Minuscule, que trouent de jour blond les courettes
Boisées par des candeurs sveltes de colonnettes,
Par tels arbres d'Europe vigoureux et laids
Que vivifie le souffle gris des bises rudes.
Mais elle n'aime, dans son exil somptueux,
Que la grâce trop courbe et les pennes frileuses
D'un malingre palmier roux penché vers le Sud.



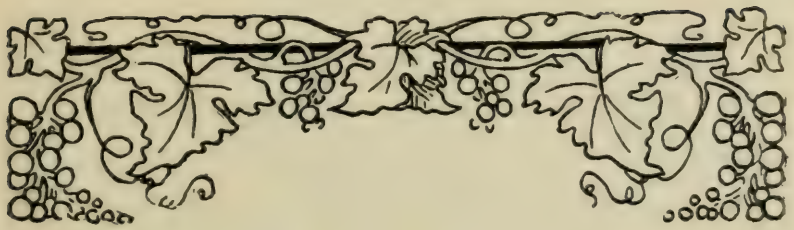
VI

MOINEAU

Pour Guy Lavaud.

Boule de roux duvet que dore un chaud rayon,
Le moineau tombe et vient rebondir sur les dalles
De la rue aux blancheurs tièdes, un peu florales ;
Et se campe, et s'érige et trotte à petits bonds,
Dans la rue lumineusement albe, — et squalide ;
Et picore en des tas de vagues immondices
Et frotte à des horreurs son menu bec nitide
Que l'on dirait fait pour mordiller des calices
Et ne se mouiller qu'en des gouttes de nectar.
Il se plait aux senteurs neuves, aux fumets rares,
Et penche de côté sa tête, en connaisseur.

Des femmes vont, à pas glissés, indifférentes,
Et ne troubleront point le petit picoreur
Qui les connaît, formes vaines et bienveillantes,
Ignorantes surtout, bénignement drapées
De blanc nimbus qui s'ambre et de lumière bise.
Elles ne sauront pas que l'oiseau tout moiré
De clarté flave, comme au soleil les cytises,
Vient vers elles, surtout, répond à leurs hantises
D'air libre et de soleil, sur des terres pourprées
Qu'elles n'ont jamais vues, captives des murs blonds,
Loin du bled de feu rouge où des brasiers s'allument ;
Et qu'il rapporte, le roux petit vagabond,
L'amer parfum des lauriers-roses dans ses plumes.



VII

CYPRÈS DE FAUBOURG

(MUSTAPHA)

Pour Robert Randau.

Où s'élèvent des maisons grises,
Il y eut une longue prairie molle et lente,
Avec des asphodèles, des amaryllis
Que penchait le roulis des herbes odorantes
Veloutées de lumière douce.
Où stagnent les ruisseaux, bis ou noirâtres,
Sur des pavés cariés qui se creusent

Ont bouillonné les tulles de neige des sources,
Constellés du gélide argent de menus astres.
On vit aussi des chemins ombreux
Sinuer sous les pins, les cyprès et les trembles,
Aux plis légers de la nappe verte ;
Et le parfum de ciel des genêts d'ambre
Grisa des âmes qu'épouvante,
Maintenant, l'âcre nuit des impasses funèbres.

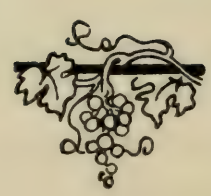
Les palmiers nains souplement rudes
Firent des bouquets blonds au ras de terre.

Et, de cette mouvante et chantante verdure,
De sa grâce fluctuante et de son mystère,
Il ne reste plus sur la plaine brune
Que le sombre fuseau d'un cyprès solitaire,
Prisonnier d'un lugubre " jardin ",
Si nocturne que toutes les fleurs s'y étiolent ;
Et le grand arbre, en son isolement chagrin,
Monte, crêpu, vert-noir, près de poudreuses tuiles,

Si jaunes ! dont le beau soleil rouge a déteint,
Et de moites murailles lépreuses,
Entre une boutique et des sierras de futailles.

Mais le cyprès que glace la cour ténébreuse,
Qu'étreint un angle de plâtras et de pierrailles,
Rappelle encore trop la défunte campagne
Et gêne des urbains qui *veulent voir la rue !*
Et des gamins, perchés sur ses branches, l'élaguent,
Taillent, tondent sa toison drue,
Au point de le muer en absurde pinceau
Qui semble vouloir peindre à petits coups la nue,
Quand il caresse, aux brises, la voûte bleutée.
Et tout ce qui gîtait sous l'abri des rameaux,
Au mystère houleux des frondaisons pressées, —
Petits et gros oiseaux de nuit ahuris, fous, —
S'enfuient, tourbillonnant comme des feuilles rousses,
Au-dessus de l'effroi bondissant des Mauresques
Dont les longs voiles blancs se gonflent, se rebroussent,
Vol d'aube sous le vol crépusculaire.
Le cyprès mutilé ne parait plus grotesque,
Mais navrant comme un vieillard solitaire,

Un vieillard oublié dans le soir de la vie,
Devant un horizon d'une horreur monotone ;
Un débris d'homme qui désole et qu'on évite, —
Que même ses pensers familiers abandonnent !



VIII

PETITE RUE

Pour Albert Tustes.

Une porte s'entr'ouvre sur un jardin frêle
Illuminé par la neige durcie du plâtre ;
Des plantes comme diaphanes, aériennes,
Font à peine de changeantes ombres de nacre.
Des femmes, telles des statues d'ivoire peint
Clouées sur l'huis pesant tout bardé de ferrures
Vivent seulement par leurs yeux d'obscures sphynges,
Où semblent se refléter des astres lointains
Comme en la noire pureté d'ondes nocturnes.

Et ils disent, ces yeux qui se meuvent, si lents,
Si langoureusement et si vaguement tristes, —
L'enfance dans le clair *patio* emprisonnant
Puits de lumière près des chambres toujours grises,
Toujours noyées d'un crépuscule assoupissant,
Vallée blanche ignorée des errances voisines
Autant qu'un ravin sombre en des rocs non gravis ;
La mélancolie d'une jeunesse passive
Sans rêves, hors les plus grossiers, tôt défleuris ;
La peur de souhaiter quand tout espoir retombe
Comme une feuille envolée aux folles risées ;
L'inconsciente angoisse d'une âme qui sombre
Sous le bénin mépris et l'amour imposé,
Et pourtant on ne sait quelle joie indolente
De se griser de suave jour comme les plantes.

IX

DE LA COLLINE BASSE

Pour H. N.

C'était un paysage assez mélancolique,
Assez pâle, surtout bleu et gris, bleu cendré, —
Bien nébuleux pour une « vision d'Afrique ! »
Des toits brutaux massaient d'horribles flots carrés
Au-dessus des longs flots sinueux de la mer.
Les pins rugueux dressaient de grisâtres mâtures,
Et leurs feuillages aux mouvantes découpures
Montraient, cachaient des voiliers nains et des steamers

Gros comme les oiseaux qui jouaient dans leurs bran-
Au loin de formidables troupeaux de maisons [ches.
Escaladaient le ciel bleu-gris, — bises et blanches. —
Et dessinaient un cap massif à l'horizon.

L'eau bleutée ondulait, du plâtreux promontoire
A l'autre cap, lent môle, étiré sur les vagues,
Matifou, vert et jaune, et rose-thé, le soir
Malgré de gris et bleus fantômes de villages.

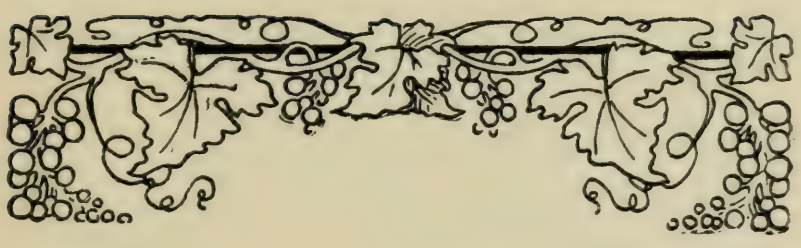
Dans la nue trouble où voguaient des fumées d'usines,
(Des usines d'Afrique !) — élancées follement,
De grises femmes qui s'éparpillaient aux brises
Se reformaient en rudes sphynges léonines,
Bleuâtres, en monstres marins se poursuivant
Ou bien en longues fleurs de formes indécises
Qui flottaient près de bois aériens et d'îles
Perdues sur l'océan silencieux du ciel.

Dans les rues basses le glissement solennel
Des beiges vêtements arabes et kabyles
Promenaient des nuages plus lents et moins clairs.

Que de fois, ma gentille aux doux yeux de ciel vert,
Devant la vision d'exil et de hantise
Contemplée par un jour gris et bleu sans soleil,
Nous éprouvâmes un navrement tout pareil
Et n'eûmes plus qu'une seule âme bleue et grise !

PAYSAGES CORSES

Pour C. Boiry.



I

CARGÈSE

(Route de Sagone)

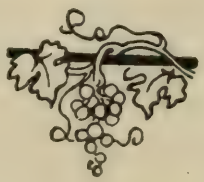
La route flave sinue,
Rude, et cependant presque douce,
Sous les roches mordorées et rousses,
Violettes, parfois, et la grâce ingénue

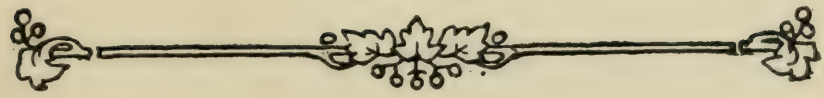
Des « bellombras » aux sombres fraîcheurs bucoliques,
Grands et forts avec leurs branches braquées,
Mais enfantinement lourds et un rien comiques, —
Et suaves dans la brise nacrée.

Des voiles vont lentement sur le golfe
D'un bleu améthysé comme tels yeux, —
Cinglant vers les grands promontoires sourcilleux
Dont les murailles vertigineuses nous bloquent.

Aux pentes fauves des rochers
Un peuple d'oliviers fait des ombres plus claires,
Plus intenses, pourtant, — (d'indigo sur la pierre), —
Que les feuillages qui miroitent ;
Et l'on croirait que l'on va cueillir,
En ces petites flaques d'azur moite,
Des bouquets — un peu lilacés — de myosotis.

Des femmes corses, menues et droites,
Près de leurs bourricots teints de topaze et de saphir,
S'enlèvent, toutes fines et noires,
Sur la montagne où la neige bleue va rosir.





II

CARGÈSE

(Route de Piana)

Ce val si calme, en la bataille des montagnes
Bises, bronze verdi, topaze ou rose-feu,
Evoque, sous de hautes feuillées langoureuses,
Avec son air bleu, son fleuve où du rêve stagne,
Si lent, si lent, à peine changeant,
Le tiède charme d'une terre tropicale.

Les longues frondaisons bruissantes
Des eucalyptus retombent comme des palmes ;
Et voici un pont si étroit
Que Paul y eût porté Virginie par les pluies ; —
Dans la rivière, le doux soleil jaune luit
Jusqu'au lit de cuivreuse terre qui ondoie.

Et je vois le retour de la Rivière Noire.
Après que le cruel planteur a regardé,
Si fixement, la fille aux beaux yeux de glycine.

Et je cherche, sur les grands rochers corrodés,
Si différents du vert « bassin » aux ombres fines,
Les maisons où s'aimaient les petits amoureux
Et les cocotiers qui frôlaient leurs deux toits frêles
D'une caresse amie, comme voluptueuse, —
Et Marie et le vieux Domingue si fidèle.

Et mon triste cœur de malade visionnaire
Navré de songer : Tout cela ne fut jamais,
Ce n'est qu'un rêve pour petites pensionnaires !
Le val corse l'a douloureusement calmé.

AU LOIN

L'ILE VERTE

Pour Stuart Merrill.

Le vent vibrait, très lent et doux, aux chanterelles
Des cordages roidis, et les hunes craquaient
Rythmiquement. Puis tout *mollissait*; longues, frêles,
Les drisses, lâchement pendantes, se choquaient...

...On louvoyait le long de côtes d'un vert tiède,
Comme tout amoiti de chaude humidité,
D'un vert doré, fluant sous l'éternel été,
Côtes de morbidesse ample, sans profil raide,

Sans rocs aigus, sans pics durs cloués dans le ciel.
Partout les bois divins moutonnaient, — irréels
Presque. La mer avait des plis de mousseline
Dans son bleu fulgurant que perlait le ciel clair
Des vols faisaient des arabesques opalines
Et la brise de terre emparadisait l'air.

Oranges et mangos soufflaient sur nous ; heureuses,
Nos narines buvaient l'essence du sol fort :
Nous éprouvions d'étranges et fiévreux transports
Aux émanations folles des tubéreuses,
Fleurs de vertige trouble et d'oubli capiteux...

Nous allions et venions, attardés et languides,
Barrant l'azur luisant d'un sillage laiteux,
Croulant puis sursautant sur les vagues turgides...

...Et, brusque, tout à coup, l'alizé nous jeta
Aux enchantements d'une minuscule baie
Où, le frais d'Est vaincu, la houle retombée,
Nous laissaient prisonniers d'une intime « huerta »,

D'un paradis perdu en l'anse dérobée, —
D'un Eden tropical aux feuillages grisants,
Aux fleurs comme de chair rose idéalisée.

Sous l'échevellement des palmiers bruissants,
Sous les noirs cachimans, la blancheur irisée
Des perrons étagés frôlait l'eau de béryl.

Et, sur les marches, se tordaient les frêles traînes,
Serpentines, pareilles aux traînes des reines,
De robes d'arc-en-ciel et de nuées d'avril ;
Des femmes nous guettaient en nos bordées torpides ;

Les fleurs, et l'air marin semblèrent plus sapides ;
Et nous allions sur l'eau claire, presque orgueilleux,
Tantôt le cap à terre, et tout près des beaux yeux,
Tantôt glissant au large, — aux nuées violettes, —
Sans perdre du regard le bouquet des toilettes.

La dernière bordée, on arriva si près
Des parterres, des corps de femmes diaprés

Que nous vîmes la plus brune, la plus charmeuse,
Nous envoyer, des doigts, un long baiser moqueur;
Du bout des doigts, avec des grâces langoureuses.

On se le partagea, vrais frères, sans rancœur,
Chacun le préféré, mais tous destinataires.

Puis le vent nous chassa du port ombreux, des terres,
Bien loin vers les nimbus fuyant à l'horizon,
Dans un souffle de fuite atrocement facile :
L'infini bruineux redevint la prison,
Et le voilier marcha, hancha, leste et gracile...

Je n'ai rien oublié : Rien que le nom de l'Ile !

PLAGES

A la Dame Boudette.

Il en est d'un blanc pur, brillant, presque argenté ;
J'en sais d'un noir roux de feu mort,
Enfers près des candeurs mourantes des jetées ;
J'en sais d'or — et d'ajoncs — sous le ciel vert du Nord,
Bosquets nains, micacés par les vagues heurtées.

Et la plage rose, à l'aube incarnat,
Parterre en sable fin, je la suis comme en rêve,
Longue, longue, sous le ciel de grenats !
Et les bulles d'écume en pâles rubis crèvent
Sur la douceur florale de la grève,
Sur la plage rose à l'aube incarnat.

D'autres s'incurvent sous l'enlacement des branches
Flagellées par le vent salin, —
— Dansez, feuilles et fleurs, aux plis des mousses blan-
Frigide, un autre dort sous un ciel hyalin, [ches! —
Dans les parfums brefs, sous les bises franches.

Et la lointaine, si voilée au crépuscule, —
Dont le fier horizon strié d'or violet
S'apaisait lentement sous des brumes de tulle,
La rouge où le sang du soleil coulait,
La blonde où la grotte ouvrait un mauve palais, —
Et la lointaine, si voilée au crépuscule!

J'en sais une douce et tiède, un miroir
De rêves gris et de mélancolies,
Où de tristes beaux yeux se mirèrent un soir
Et qui reflète un si douloureux désespoir
Dans les vagues remous de ses nacres pâlies!

POUR L'OMBRE DE BŒCKLIN

A Madame Lucie Cousturier

Des branchages légers résillent l'air gris-bleu ;
Les feuilles sont d'un vert mourant poudré de cendre ;
Tout près, la mer flambante est smaragdine. Il pleut
Des pétales très longs et flous d'un rose tendre.

Des grottes de nuit mauve élancés, les Tritons
Battent l'argent mousseux des crêtes d'eau fluides. —
Leurs corps bruns et luisants s'ornent de lourds festons
D'algues. — Pâles blondeurs, flottent les Néréïdes,

Leurs voiles opalins gonflés au vent. Là-haut,
On dirait qu'un rocher pleure des perles claires,
Des larmes de cristal tintantes dans le flot,
Sous l'éblouissement des paillettes solaires.

Mais tout bouillonne... Un char sombre, comme em-
Par l'élan furibond des cavales marines [porté
Entraîne un dieu tout fauve et noir, — dans l'âpreté
Coupante des embruns des tornades salines.

L'idylle est aux abois : Les tritons pantelants,
Plongent au gouffre glauque, — et les belles, groupées,
S'éparpillant au loin, sur les flots sourds et lents,
Flottent lugubrement comme des fleurs coupées.

LIEDER DE SCHUMANN

(Entendus aux Antilles)

I

Pour Marius-Ary Leblond.

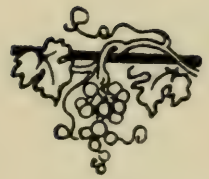
Elle est belle, très mélancoliquement belle,
Celle à qui je songe et qui vit dans l'inconnu
Des terres grises que je me figure à peine,
Si loin au Nord, si loin dans la brume,
Plus au Nord que la France gélide aux verdures
Doucement pâles et frissonnantes.

Elle habite un pays plein de terreurs magiques
Où passe un fleuve noir tout bouillonnant
Qui jette aux rocs ses écumes glacées.
Sa demeure est, près des burgs fauves,
Une maison de briques maïs
Et durement roses
Qu'endeuille un lierre avec ses feuilles vernissées
Qui tue de molles lianes aux cloches lilas.

Elle est belle, tristement, rêveusement belle ;
Mais elle ne fut pas aimée et n'aime pas,
Dans ce Nord des sorciers roux dont les yeux cruels
Evoquent de froides lueurs d'abîmes.
Elle devine que, bien loin, on rêve à elle,

Et nous appelle, nous les ignorés des belles îles :
Je sens que sa pensée vient jusqu'à nous, —
Vers nos cœurs fervents, seuls dignes de sa tendresse,
Comme ces rayons d'astres des espaces fous,
Presque invisibles et qui, pourtant, nous caressent
D'une tendre angoisse infinie.

Je la reconnais dans les irisations
Des voiles qui ont bu la lumière et les brises
Des troubles gouffres par-delà les horizons,
Dans la clarté qui tremble aux proues aventureuses,
Nimbées d'on ne sait quel étrange et pur espoir
Et surgies tout à coup d'un val des lames bleues, —
Droit pointées vers le port sous l'or triste du soir.



II

Hier, de tes doigts d'or pâle, effilés,
Tu me jouas, avec une lente mollesse,
Ce lied de Schumann qui parait tout blanc et bleu,
Malgré le tendre vert de très jeunes feuillages,
Le feu mauve et le feu rose de fleurs
Et la nacre d'une eau chatoyante d'images.

La maison semblait plus petite que jamais
Avec ses grandes persiennes pleines de brise,
Sa courette où s'épanouit un bananier
Où monte, droit, le mince fût très lisse,
D'argent soyeux, satiné, d'un palmiste
Où s'arque un tronc souple de cocotier
A la belle chevelure d'or vert pendante,
Et sa fontaine, dur filet de diamant
Qui coule et coule,
Chantant comme les notes aiguës du piano.

Mais le doux motif où des ramiers fous roucoulent
A dominé la tintante chanson de l'eau...

Tes mains d'or pâle, sur le clavier pâle,
Etaient des roses-thé frôlant des lys mouvants ;
Tu ressemblais à une magicienne astrale
Ravivant de tristes parfums d'amours d'antan ;

Et je te voyais, toute svelte et brune,
Vêtue de scintillantes blancheurs,
Montant, à regret, avec lenteur,

De hauts degrés de marbre lilial bleui de lune, —
Entre de larges et de fulgurantes fleurs,
Sous des palmes gemmées de poussières d'étoiles, —
Des degrés qui fuyaient si haut vers l'infini
Qu'ils se fondaient au flou des lueurs sidérales.
Seul ton reflet, à jamais, demeurait écrit
Sur un clair et désespérant golfe d'opale.

Et mon cœur, vague oiseau rouge à la voix contrite,
Emprisonné par les rêts flottants des palmiers,
Pleurait plus douloureusement que les ramiers.

QUELQUES COINS DES LIVRES DE VERLAINE

Pour Charles Morice.

Voici un bois très doux, un peu mystérieux
Où des blondeurs, soudain, s'éveillent et rayonnent,
Où l'air, tépide et moite, aux parfums langoureux,
Est d'un printemps que trouble un souvenir d'automne.
Des belles fières et nonchalantes le hantent
Avec des cavaliers pâles mais résolus
Et dans l'allée où des voix faibles se lamentent
Plane comme un pressentiment de « jamais plus ».

. . . . . .

Un parc : La mélancolie blanche des statues
S'égaye un moment des vifs reflets d'un cortège :
Satins d'aurore, ou zinzolins, satins de neige,
Mais de neige bleuie, lilacée par la nue
Font chatoyer de frais éclairs sur les vieux marbres ;
Les fusées des jets d'eau frôlant les cimes d'arbres
Pleurent en retombant des perles de Venise.
Et dans le défilé preste mais solennel,
Silencieux, tandis que chuchote la brise
Sonore et poignant, trille un rire assez cruel.

. . . . . .

La claire cellule où s'attriste la lumière
La cellule d'un blanc bleuté de ciel du Nord
Regarde un toit que cerne un gracile fil d'or ;
(O doux soleil caché par l'ardoise et la pierre !)
Mais plus haut que ce toit qui mure l'horizon
Montent le frisselis et la grâce légère
D'une branche feuillue qui berce des chansons
Et la branche semble grandir, grandir sans cesse
Et d'un lent tournoiement indolent à ravir
Creuser dans la clarté pâle un puits de saphir
Par où l'âme captive échappe à sa détresse.

Car sur tout le domaine immense du Poète
Jardins exquis, donjons fauves et divins bois, —
O bois — nuages, bois nacrés du ciel en fête !
S'étend l'ombre d'azur intense de la Croix.

PÊCHEURS

Pour Francis Vielé-Griffin.

Il est de tristes goélands
Qui virent bien rarement le sourire
Doux et bleu du ciel, reflété par l'Océan :
Pour eux, presque jamais ne s'écrivirent
De longs poèmes en les écumes des flots
Qui font des lettres si belles et si fleuries ;
Leurs ailes ne furent pas de vraies ailes, —
Mais de pauvres petites choses imaginaires.
Planant par le regard sur des jardins réels,
D'infimes jardins où la maigre terre
Donne quelques fleurettes mangées par les ronces,—
Ou sur des ruelles qui s'enfoncent
Entre les murs nocturnes des maisons,
Ils volèrent en esprit vers la ligne bleue

Exquisement prometteuse de l'horizon
Qui sépare le ciel connu, lourd et fumeux
D'un azur neuf brillant d'exaltantes féeries ;
Et ils sentirent la caresse duvetée
Des hautes brises,
Frôlèrent les neigeuses théories
Des nuages qui cheminent dans la clarté,
Si changeants, bien que si lumineusement calmes ;
Puis attirés par le trouble affolant
De l'Océan de béryl, berceur de leurs âmes,
Ils descendirent, voluptueusement lents,
Et enlacés par une houle nonchalante
Qui monte, douce, et, plus douce, retombe,
Pêchèrent longuement des reflets et des ombres.

BELLE AU BOIS

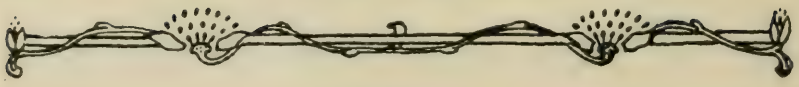
Pour Francis Jammes.

Le palais construit par ces nuages lilas,
Roses, pourpres, allumés d'or triste
Semble accueillant et doux en le soir las.
Il attire le las poète en qui persiste
Le désir d'une lente ascension de l'âme.

Voici le péristyle qui tremble
Très faiblement, tout fait de flocons lumineux,
Démoli, rebâti par la brise ample,
Dans l'immense gouffre vertigineux, —
Et qui se transforme, plus beau sans cesse,
Et plus surhumain et plus imprévu.

Les portes s'ouvrent avec mollesse,
Montrant une splendeur opaline, confuse
De souples colonnades clairement brumeuses
Que fleurit un jour tamisé par des pétales
Ou bluté par des pierres précieuses ;

Et, clairement rose, ainsi qu'une aurore pâle,
Celle qui fut le rêve du falot poète
S'éveille, bondit et s'enfuit
Au fond des nuageuses forêts violettes,
Dans le soir maintenant morose,
Loin du palais que son pied cruel a détruit,
Son pied où brillent cinq astres de perle rose.



FLEUR DE SOLITUDE

Longtemps je t'ai ignorée : J'allais
Par la grande prairie où les herbes se cuivrent,
Sous les brises calmes ou ivres,
Que l'on croirait les tièdes ailes du soleil ;
Et par les monts d'ambre et de rose sèche
Où frisent les forêts pleines de fleurs.

Je fus le prisonnier des hautes vallées fraîches
Et des îles mauves des fleuves ;
En des cabanes qu'empanachent les roseaux,
J'eus des visions brunes ou rosement fauves

Qui s'incarnaient quand germaient les étoiles
Dans les sombres champs du ciel et des eaux ;
Et, sous le vol des fulgurantes émeraudes
Dont la rapide valse vire aux heures noires,
Des prunelles de nuit, dans la nuit,
S'éveillaient un instant, comme phosphorescentes.
Que de fois des chairs lisses ont lui
Aux lointaines, aux vertes caresses fuyantes.

Et dans les senteurs gaies du matin
Ou par l'immense tristesse bleue
Des midis peuplés de mirages incertains, —
En le « jamais plus » des soirs qui meurent, —
J'allais, porté par la tempête d'un galop,
Ou la ruée grondante des courants farouches,
Ravi des songes fous qui planent sur le flot,
Ou des troubles promesses des horizons louches,
Vers les féeries inépuisables du Nouveau.

Savais-je, alors, qu'une beauté comme la tienne
Pût fleurir un paysage, rendu plus beau

Par le charme issu de ton charme, ô surhumaine !
Savais-je que, grâce au parfum que tu étais,
L'air devînt doucement et puissamment perfide
En les sites prodigieux que tu hantais, —
Savais-je que tu m'envahirais
De ta grâce formidable et languide ?

Je te vis : c'était loin des llanos roux
Piqués de hauts palmiers flétris aux pennes maigres,
Dans une région d'un Sud plus doux
Qu'un souffle moite d'Océan fait plus allègre :
Comme l'air y semblait fraîchement bleu !
Quel frais désespoir délicieux
Instillait, en moi, l'haleine rose
Des champs de roses
Balsamiques et fluctueux !
O deviner, pour une heure, un monde plus suave
Et le perdre, — franchie la première colline !
Etre éternellement fouetté vers l'Inconnu !

Les longues lames d'une baie illuminée
Exhalaient une plainte soupirante et grave,

Et tout à coup, chuchotante, comme ingénue ;
Des hauteurs se crêtaient de blancheurs frêles,
Terrasses où riaient les vifs reflets de l'eau
Changeants comme d'évanescentes nacres d'ailes,
Et le prisme flottant d'un vol de tourterelles
Nimbait d'aériens, de vaporeux joyaux
Ta beauté de soleil floral, douce apparue !
D'autres ailes, plus irisées, frôlaient
Tes vêtements de gaze et tes épaules nues
Qu'elles voilaient et dévoilaient.

Et, bien que tu te sois évanouie
Comme un arc-en-ciel par un matin de printemps,
Quand s'évaporent les diamants
Des brèves pluies,
Je n'ignore pas, ô belle qui m'as souri,
Que tu vis et vivras non moins réellement
Que moi-même et la peine et l'espérance humaine,
D'une vie plus subtile et plus sereine,
Plus mêlée à l'âme de l'azur,
Mais semblable vaguement à la mienne !

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Que tu reviendras vers moi par un chemin sûr
O fille du silence et des inquiétudes
Et des rêves obscurs
Des hommes qui traversèrent les solitudes,

Que mes errances n'ont cherché que ta douceur.
Aussi, pour jamais, de cette blanche hauteur
Qui domine le golfe lumineux où tombe
La chaude pitié du soleil compatissant,
Je guette les sourires du ciel et t'attends,
Et te vois envolée au vol clair des palombes.

LIED

(Dessin de G. C.)

Pour Germaine Coulembier.

Voici un tout petit village,
Noir, gris et blanc ;
Triste et joli comme ceux des images
Qui firent tant voyager nos âmes d'enfants ;
Des maisons rares,
Sous des branches hivernales,
Ont, malgré la neige, une tiède quiétude ;
Et disent la douceur de l'âtre
D'où monte, en faibles nuages de bleue opale
La fumée qui tue les démons des solitudes.
L'église a froid sous son bonnet d'hermine ;
Et sa basse porte nocturne

Doit nous cacher bien peu de désespoirs errants,
Abrités dans la nef où la bise chemine
En la ténèbre pointillée d'astres lugubres
Et tremblotants.
Des peupliers font des gestes de l'autre monde,
Les pauvres, si noirement efflanqués !
Un saule, penchant sa tête ronde,
Son échine arquée,
Semble écouter des voix chuchotant dans la plaine,
Par le soir ennemi ;
Des herbes se rebroussent aux " risées " lointaines,
Herbes, si hautes à l'approche de la nuit,
Pareilles aux khandjiars et presque maléfiques !

Et sur la rivière gelée,
Où du cristal emprisonne l'eau nostalgique,
Ivre du souvenir de l'air bleu parfumé,
Sur la rivière qui fut d'azur, —
Une douce bonne-femme emmitouflée,
Sœur des bonnes-femmes de nos images,
Va, sur le pont, à petits pas très sages ;

Et l'œil de la bonne-femme et l'œil du clocher
Et — dirai-je fort stupidement — l'œil de l'eau ?
Peut-être aussi les luisants de vagues rochers,
Regardent le couchant d'or rouge et de topaze,
Triste, triste et doux, par ce grand soir triste et beau,
Et le vain rêve d'un si beau printemps prochain,
Prédit par la floraison claire des nuages,
D'un printemps si beau qu'il est pour jamais lointain !

LIED

Pour Myriam Harry.

Schumann, ô vous le pur musicien des âmes,
Qui m'avez fait connaître la mienne, en des soirs
Où des oiseaux volaient, tristes aux promontoires
De baies sombres et glaciales aux longues lames, —
Vous qui m'avez appris les flous rêves changeants
Des ruisseaux pâles sous des fumées de feuillages,
Et les reflets mornes ou fulgurants
De psychiques océans verts ou noirs d'orage,
Que troublent de menues houles farouches et lentes ;
Schumann vous qui révéliez des jardins perfides
Où l'âme des rosiers inspire un faux amour
Pour les fées roses et les sylphides
Qui se rient de nous en l'excelse eau bleue du jour,
Là-haut dans les chauds et brillants abîmes,

O maître des sonorités inquiétantes
Qui nous brisent, puis nous raniment,
Vous le créateur de joies presque sanglotantes
Et de désespoirs où il entre de l'extase, —
Dites-nous, par cette énervante nuit,
Dans quelle cruelle et mystérieuse phrase
Embaumée de remembrances d'amours enfuies
S'est englouti le vrai secret de votre cœur ;
... Et dans quelle autre, mélodieusement sibylline,
Pour la première fois, avec douceur,
Pleura votre désir des gouffres endormeurs
Et des bras froidement caressants des ondines.

BOIS HANTÉS

Pour K.-X. Rousselle.

Dans le calme frais des matins bleus,
Avant que le soleil qui affole les faunes
Aît fleuri les jardins pâles des cieux
De son ardente et géante corolle jaune,
Des bruits comme soyeux glissent dans les fourrés,
Des voix suavement étranges
Murmurent des mots presque soupirés;
Et l'on dirait que des propos tristes s'échangent.

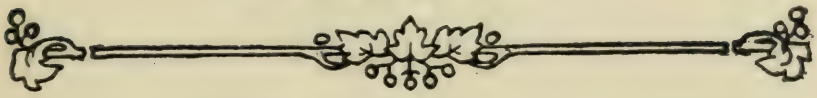
Peut-on croire que les arbres se soient ouverts,
Pour que ces formes d'un blanc rose
Apparaissent ainsi entre les mousses vertes,
Entre les ors durement fauves des écorces?

Et le bois s'est bizarrement peuplé
D'êtres plus beaux que les rêves des grands artistes
Epris d'une resplendissante humanité.
Ils s'en vont, effleurés des myrtes et des cistes,
Et baignés d'une mystérieuse lumière
Plus froide et pure que le saphir des abîmes.
Dans les chuchotantes clairières,
Près des lacs où rêve la note ultime
D'un chant plaintif, sanglot mélodieux,
Les grands sylvains distraits aux regards soucieux
Courtisent languissamment les nymphes pensives.
Mais un pâle cortège blanchit dans les bois,
Lent, d'allure comme passive,
Hautain et lugubre à la fois,
Très pâle et très lent et qui se lamente ;
Sylvains, dryades couronnées d'iris violets,
Désertent les tapis de fleurs des sentes,
Flottent comme vapeurs vers leurs chênes voilés
D'une fumée de grèbe en le jour qui veut naître,
S'évanouissent, fantômes vite oubliés,
Discrets devant la douleur sombre des Vieux Maîtres.

Et sur la route qui va rosissant,
Le doux fleuve auroral ondulant vers la plage,

On ne voit plus que de farouches paysans
Et des filles aux grandes prunelles sauvages, —

Maîtres du sol feuillu qui semblent ignorer
Le rire amer qui bruit tout bas dans la forêt.



LE TITRE DE « LA VIE »

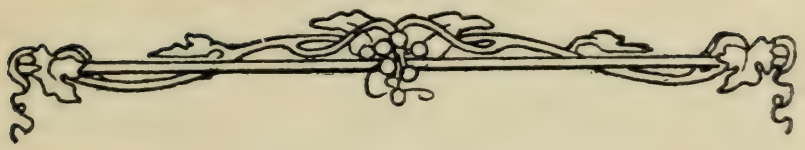
Pour Charles Lacoste.

Les titres s'en vont, sur l'eau vague du Destin,
Oscillants, ballottés comme des barques frêles,
Comme de vains roseaux qu'assaillent les querelles
De noirs remous grondants à tel souffle lointain,

Vers la rade azurée ou l'estuaire incertain
Où sombrèrent des armadas de caravelles,
Vers les diamants fous des lames éternelles ;
Sous les roses pollens des brises du matin.

Mais ce grand titre de « La Vie », ample, s'élance,
Robuste et hardi, tel un essor d'espérance,
Dans l'aube d'ambre, vers le rayon deviné,

D'où sortira la poupre aurore triomphale,
Et vire, gracieux, doucement contourné,
Comme un vol d'hirondelle en un beau ciel d'or pâle.



LA MAISON DE JEAN L'OURS

Ma maisonnette, moins construite qu'ébauchée
Avec des pierres brunes qui vont de guingois,
Formant des collines et des vallées,
Est portée vers la mer par un cap noir de profonds bois.
Plus bas des oliviers se glacent d'argent triste,
On ne sait pourquoi nocturne et stellaire ;
Mais en plaine, les chênes-lièges vert-et-or
Ont aussi des feuilles d'aurore et d'améthyste
Chaud printemps diapré dont les rameaux s'éclairent.

Les yeux glauques de la maisonnette n'ignorent
Aucune anse du sinueux golfe nacré
Où les forêts, un peu tremblantes, se reflètent,
Où les voiles sont de blancs fantômes cuivrés
De soleil faible qui les sème de paillettes.

Les soirs violâtres sont exquis
Lorsque la longue brise toscane
Apporte un charme italien à la campagne
Et les parfums de Firenze à l'âcre maquis.

Mais, sur la route fauve et coralline,
Trottent les ânes bleus, mauves, éblouissants,
Qu'une clarté du couchant illumine.

Et voici, dans ce chemin durement tournant,
Mortel aux petits ânes des lourdes charrettes,
Les " demoiselles " et les " dames " en toilettes !

O spectres de la vie d'ailleurs
Ne faites plus ces longues ombres violettes
Sur la maison solitaire où du passé meurt !

Car les fantômes de vos fausses joliesses
Paraissent fuir mais hantent pour jamais ses murs
Et m'apportent au lieu d'exil, présumé sûr,
Quelques formes que j'ignorais de la Tristesse.

TABLE

I

EN SUIVANT LES GOÉLANDS

I Goélands 11

II Henri Edmond Cross 15

III Royaume Matinal 17

IV Port 19

V En Rade 22

VI Iles 26

VII Collège 30

VIII Un Goéland parle 32

IX A Madame H. T-N. 34

II
TRISTESSES D'ALGER

I Le Hamma 39
II Belcourt 42
III Maisons Neuves 47
IV Loin sur la Rade 50
V La Fille des Tribus 53
VI Moineau 55
VII Cyprès de Faubourg 57
VIII Petite Rue 61
IX De la Colline basse 63

III
PAYSAGES CORSES

I Cargèse *(Route de Sagone)* 69
II Cargèse *(Route de Piana)* 71

IV
AU LOIN

L'Ile Verte 75
Plages 79
Pour l'Ombre de Bœcklin 81

Lieder de Schumann :

I 83

II 86

Quelques Coins des Livres de Verlaine 89

Pêcheurs 92

Belle au Bois 94

Fleur de Solitude 96

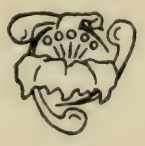
Lied 101

Lied 104

Bois hantés 106

Le titre de " La Vie " 109

La Maison de Jean l'Ours 111



470712 c

194

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 003851531b

CE PQ 2639
.O78E5 1914
COO TORQUET, ANT EN SUIVANT L
ACC# 1241792

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 08 01 02 3